

Jean-Claude MARTIN: A propos d'"En chemin" (1985)

### En chemin

de Jean-Claude Martin

Presque rien. Une ombre qui s'adosse au mur. Le vent qui a des envies. Un balcon de lucioles. Avec une extrême économie de notations, sans jamais hausser la stéréo, Jean-Claude Martin prend en filature l'échine d'un paysage, l'haleine d'un brouillard. Une connivence de génération le fait avancer main dans la main avec Dubost, de Cornière ou Noiret. « *Des yeux immobiles écoutaient. Le temps contre une peau trembler...* » La vanité d'une cigarette qui perce le feuillage. Une incertaine allégresse suffit à oublier cette douleur tenace, dans la région des petits cartilages. La journée est bien partie pour durer. Grise et froide comme la vacuité d'une chanson sage.

P.D.

Solaire Fédérop, 62 p., 45 F.

### POESIE

● « En chemin », de Jean-Claude Martin. Il y a sans doute un spectateur assidu et contemplatif chez tout poète et, assurément, chez J.-C. Martin. Mais ici, « la sensation de réalité » submerge toutes les défenses, pensées et spectacle du monde se télescopent et l'ordre des choses vacille. Un sentiment d'étrangeté, parfois quasi-surréaliste, procède de cette contemplation renforcée encore par une syntaxe et une ponctuation très élaborées. C'est un peu l'œil qui écrit, avec malice. (64 pages, 45 francs. Solaire. Fédérop. Eglise-Neuve-d'Issac, 24400 Mussidan).

(Michel Baglan)

La Dépêche du Midi 19/2/1986

L'Événement du jeudi (Patrice De Bourg)  
19/6/1986

## Le regard et l'instant

● Jean-Claude Martin, *En chemin* (éditions Fédérop).

Jean-Claude Martin ne craint pas de laisser le monde entrer dans son écriture. La ville et ses personnages, un insecte derrière une vitre et même des images télévisées. Autant de scènes qui traversent la vacuité du quotidien. Le parti pris de ce recueil se laisse très vite deviner. Il est une poésie du regard. « *En chemin* », « *à la gloire du soleil, de l'instant, de l'incertain et de l'allégresse* ». La fugacité de l'instant, voilà de toute évidence ce qui suscite chez J.-C. Martin l'urgence de tracer le chemin que son regard parcourt. Des instantanés fragmentés en sont le résultat. Ils font de ce livre un livre mobile, surgi de l'impossibilité de retenir le réel : « *Je ne voyais rien de ces choses — écrit-il — qui ne furent jamais plus importantes* ». Car la réalité nous imprègne, presque à notre insu, impuisants que nous sommes à la démêler.

« *Tu as tout remarqué d'ailleurs. Sans te souvenir de rien. Car ta pensée était devenue une boule insensible. Incapable d'exprimer ce qui venait de l'arriver: l'irruption, l'emplissement de la sensation de réalité. Ce qui était de l'ordre du concept ou des mots — Allait être.* » Des mots pour approcher la sensation ? Ecrite, à jamais réinventée. Tel est le propos suggéré par J.-C. Martin. La trame en apparence anodine de ce texte est également éclairée par des émerveillements inattendus : « *Toucher le ciel avec la*



→ (Photo René Dailly)

*main. Monter sur la plus haute des collines et toucher le ciel avec la main* ». Sa forme dépouillée et juste s'immisce à peine dans ce qu'elle veut énoncer; elle saisit avec légèreté l'instant. J.-C. Martin n'est pas un de ces « *rêveurs d'aube qui ne verront pas la vague immense dans leur dos* ». Il préfère de beaucoup capter dans l'air la promesse du poème.

Françoise TALIANO

Impressions du Sud (Printemps 1986 n° 12)  
(Printemps 1986 n° 12)